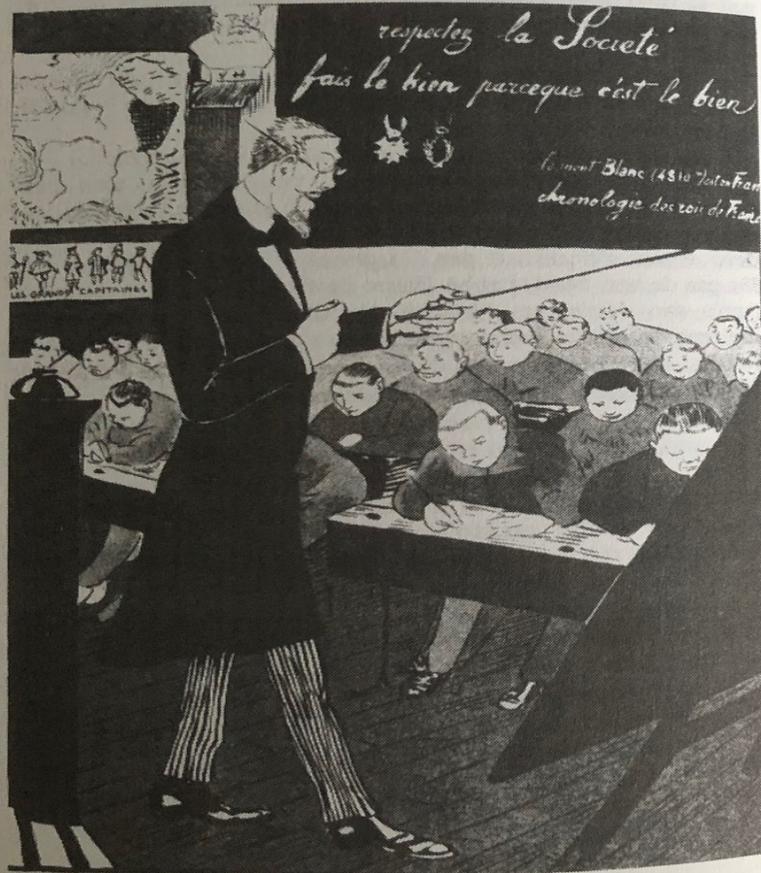


Dessin de Roubille, in L'assiette au Beurre, 1904 © Spadem, 1987. (Coll. part.)



L'INSTITUTEUR. — Il n'y a qu'une morale : celle de l'Etat ; et qu'une vérité : celle du Gouvernement.

IV UN INSTITUTEUR RURAL EN 1910

Une journée du maître d'école

Sept heures. L'aube pointe, la sonnerie des cloches à l'église toute proche marque le réveil du village. Une toilette rapide ; de la forge qui fait face à la maison d'école, montent les tintements de l'enclume, en même temps que sur la route crissent les roues ferrées des tombereaux. Mes deux fils, déjà habillés, dévalent bruyamment l'escalier.

Une odeur aromatique de café frais monte de la cuisine, Zoé, la première levée, s'est activée à préparer le petit déjeuner. Il fait bon dans la petite pièce avec la première flambée de la cuisinière aux nickels brillants ; les deux garçons en tablier noir et ceinture à boucle, dévorent leur tartine trempée dans le café au lait. Zoé nous fait presser tout en inspectant les tenues :

— Henri, ta monture de cravate est toute de travers !

Il s'agit d'un système rigide fixant le nœud passé sous les pointes du faux col de celluloïd. Eh oui ! le maître d'école porte faux col ! Une habitude à laquelle je ne dérogerai pas durant quarante années d'exercice ; une façon de marquer mon rang aux yeux des élèves !

Mon aîné, un livre ouvert à côté de son bol, marmonne un résumé : les enfants de l'instituteur doivent donner l'exemple des leçons sues et des devoirs en règle. Dehors une belle journée d'automne se prépare, le soleil montant balaie les brumes des fonds de Magny. Une jeunesse de jour qui insuffle à tous un courage tout neuf ; j'aime officier en cette cérémonie qu'est le déroulement d'une classe, je me sens l'âme d'un capitaine dirigeant la manœuvre. Mes trente-six garçons et filles passent quatre

années dans ma classe, de neuf à treize ans, je les vois s'épanouir, atteindre une maturité d'esprit en même temps que s'affirme leur caractère.

Ils font avec application et docilité leur métier d'élèves studieux ; ici dans le village, en cette année 1910, l'école, l'instruction, c'est sacré ! Le modeste savoir scolaire sera, toute leur vie, leur seul viatique intellectuel, leur unique source d'éducation morale ; après avoir quitté l'école, à treize ans, ils seront modelés par la routine du métier appris des parents. Il y a entre nous un contrat de confiance qui règle une fois pour toutes nos rapports mutuels.

Huit heures moins le quart, les écoliers commencent à arriver depuis les hameaux dispersés aux quatre horizons, cheminant sans s'attarder sur les routes qui convergent vers la place centrale du bourg et l'école. Petites silhouettes encapuchonnées groupées par familles de voisinage, les grandes filles conduisant les plus petits par la main ; seuls les garçons plus désinvoltes sont prompts à s'écarter de la route droite, et se réunissent en petites bandes d'affinités. Je reconnais de loin les Marion, les Verdier, les Lamotte à leur démarche, à leur façon de porter le cartable ou la simple musette de toile négligemment balancée au bout du bras. Les filles, grandes ou petites, portent, passé à l'avant-bras, un panier d'osier noir vernis qui contient, outre les livres et les cahiers, le déjeuner de midi soigneusement serré dans un linge propre.

Huit heures moins dix : ils s'agglutinent maintenant devant la porte du préau, rejoints par les gars et les filles du bourg, derniers arrivés, livres et cahiers sous le bras. J'ouvre la porte, c'est la ruée ! Selon un ordre immuable marquant des préséances, les filles déposent sur la tablette haute à l'abri des chats rôdeurs les paniers à provisions, accrochent les capuchons, puis avec des manières maternelles conduisent frères ou sœurs vers la cour des petits. Gibecières déposées, les garçons commencent les premières poursuites, comme ça, sans but, pour dépenser leurs forces physiques avant l'immobilité en classe.

La porte de classe vitrée entrouverte, j'achève mes tableaux commencés la veille au soir, chaque division a son panneau, chaque cours a son quartier et son guide de travail auquel il se réfère dès l'entrée. J'aime que dès leur arrivée en classe, ils se sentent attendus, engagés dans l'engrenage des exercices scolaires. Un bref regard au tableau d'emploi du temps affiché dans un cadre noir verni et au journal de classe ; ce vade-mecum est préparé chaque semaine à l'avance dans ses grandes lignes et complété dans ses détails selon les circonstances, les retards, les épidémies de rhumes qui clairsément la classe.

Naturellement, comme tous mes collègues — une recomman-

dation et une habitude prises dès l'école normale — j'ai établi pour la grande classe une répartition par matière et par mois ; il m'a fallu plusieurs années pour l'expérimenter et la mettre au point. Maintenant, chaque semaine je m'y réfère pour ma préparation hebdomadaire sans en modifier les lignes maîtresses. Routine ? Mais non ! les programmes ont été établis en 1887 pour toute la scolarité ; étudiés et commentés à l'école normale ; ils sont notre bible pédagogique, immuable quarante années durant.

Pourquoi risquer d'ébranler un édifice solide, un programme éprouvé qui formera deux générations d'élèves ? En ce début de siècle les écoliers français sont coulés dans un même moule et acquièrent le même savoir qui doit conduire tout naturellement au certificat d'études primaires. Les seules modifications viennent des changements de livres qu'il faut bien renouveler de temps à autre parce que l'inspecteur a recommandé une collection nouvelle ou que l'ennui naît de la monotonie répétitive des exercices de la grammaire Claude Augé ou des problèmes de l'arithmétique Minet. Encore ne doit-on opérer ces changements qu'avec discernement : la collection doit pouvoir servir aux frères et sœurs jusqu'à usure complète. Et quel gain de temps pour les préparations ! L'instituteur est donc par principe conservateur. Pourquoi aurais-je la prétention et l'imprudence de changer le contenu de l'instruction obligatoire, de remettre en cause le savoir défini par les instances pédagogiques, des hommes à la haute culture, les Ferdinand Buisson, Paul Bert ou Félix Pécaut, nos prophètes laïcs ? Chaque jour j'entre en loge l'esprit serein, pénétré des certitudes que je dois transmettre.

Huit heures pile, huit coups égrenés par la grosse horloge du clocher proche, à peine si j'ai à donner un léger branle à la clochette au son grêle qui marque la rentrée. D'eux-mêmes trente-six élèves se sont mis en rangs sur deux files parallèles, garçons et filles séparés ; les jeunes du cours élémentaire devant, les grands derrière, si bien que chaque rangée forme une progression des tailles et des savoirs. Devant, les plus jeunes se bousculent pour être au premier rang : « C'est nous les preus » ; une marque d'allégeance au maître, un gage de docilité. Tous soudain immobilisés, ils ont fait silence, une habitude bien ancrée : ils savent que je n'aime pas le désordre. Pas besoin du sifflet ! Un geste, et les rangées font un à droite puis on tend les mains pour l'habituelle visite de propreté ; l'hygiène, quand on vit au milieu des bêtes, laisse parfois à désirer ! Quelques-uns, les poignets douteux, marquent un moment d'hésitation :

— Un tel à la pompe ! et ne ménage pas le savon !

On s'exécute et l'intéressé revient présentant des mains rougies

et humides essayées furtivement sur le pantalon à grosses côtes de velours :

— Marquez le pas sur place ! une deux ! une deux ! Avancez !

Par tradition, c'est à une grande du certificat que revient l'honneur de choisir le chant de rentrée en classe, un pas cadencé bien marqué. « La marche des rois ! » Un, deux ! :

*De bon matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois qui partaient en voya-age... !*

Ça galoche un peu sur le parquet de chêne tandis que chaque division gagne sa rangée, deux files à droite, deux files à gauche. Il faut dire qu'en cette année 1910, l'école a conservé les antiques bancs de chêne, longs de cinq mètres et vieux d'un demi-siècle, inconfortables, mais inusables ; il y en a cinq de six places chacun ; on s'y encastre plus qu'on ne s'y assoit, et ceux du milieu n'ont plus la possibilité de bouger ; tels ils étaient à mon arrivée en 1905, tels ils seront à mon départ en 1920.

Bien sûr j'ai conservé la disposition des divisions et la séparation des sexes : les plus jeunes devant près de la chaire, un rang de garçons devant, un rang de filles derrière ; les plus anciens au fond, ceux qui ont pu accéder au cours supérieur, la division des candidats au certificat ; le fleuron de la classe !

Les cahiers rangés dans le casier, les ustensiles du plumier sortis, le silence s'établit : devant chacun s'ouvre le cahier des devoirs du soir, obligatoires à cette époque.

— Un tel au tableau, écris le résultat des opérations ; vous corrigez au crayon, et sans traîner !

Tel est notre introït, tel le veut le rite ! On commence ici par la correction des devoirs, c'est un contrôle indispensable, une sorte de prise en main ; on me fait passer en tête de file les cahiers que je vise rapidement au crayon rouge. Autre rite, le relevé éventuel des punitions faites le jeudi. Oh ! peu de chose ! Sanctions de négligences, de bavardages, de brutalités dans la cour : une conjugaison à tous les temps de l'indicatif — tarif bas — le verbe bousculer un camarade, à la forme négative s'entend, ou — pour le tarif fort — le verbe entier. Devoirs à refaire, révisions de leçons à copier deux ou trois fois : « Comme cela tu sauras la liste des affluents de la Garonne ! ou les dates du règne de Philippe Auguste ! »

Le tarif des infractions, connu, codifié, est indiscuté. Les sanctionnés présentent leur pensum la mine déconfite, parfois avec un soupçon d'impertinence : les durs ne veulent pas risquer la mise en cause de leur douteuse réputation. Les défaillances sont rares : on connaît le principe du doublage... voire du redoublage.

Risque d'un jeudi gaspillé à faire une punition écrite, avec en plus la réprimande parentale et, à l'occasion, une taloche : « Ton maître, il a raison ! »

Huit heures et quart, la vraie classe commence ! Sur le grand tableau, sous la date, un titre consacré : « Morale : Un bienfait n'est jamais perdu. »

Il y a toujours un petit récit pour introduire une maxime ; les grands sont heureux de se mettre en valeur devant les plus jeunes. Je laisse à leur disposition les récits de Stahl, pseudonyme de l'éditeur Hetzel à la plume moralisante, ou le Francinet de Bruno, pseudonyme de Mme Fouillée, l'instruction civique mise en dialogues :

— Mais alors moi aussi, plus tard, je pourrai voter ?

— Oui, la République a établi le suffrage universel, le droit de vote pour tous les citoyens, mais à certaines conditions.

— Oui, il faut être français, avoir vingt et un ans !

... Chaque matin, en calcul, on commence par la révision des tables imprimées au dos des cahiers et récitées sur un ton de traînante mélodie. Pendant ce temps les grands sont aux prises avec un problème de bénéfice pour du blé acheté à des cours différents ; ce serait simple s'il n'y avait les déchets, les pertes !

— M'sieur, le blé, quand il est sec, il pèse moins lourd !

Les réalités agricoles sont plus impondérables que les simplistes formules arithmétiques. On trouve comme cela dans le Minet et Patin toute une série de formules qu'il faut enfoncer dans les têtes comme des coins, des couples théoriques à mettre en œuvre dans les problèmes scolaires :

Bénéfice = prix de vente — prix d'achat (et les frais ?).

Mais il y a des raisonnements plus délicats : tenez, les mètres trop longs sont en fait favorables à l'acheteur qui ne paie qu'un métrage diminué ; les mètres trop courts ou les poids trop légers, sont loin d'être avantageux au client :

— Voyons, vous perdez un peu de tissu chaque fois que la mercière reporte ce mètre faux sur le coupon. Toi, Lucienne tu sais cela, fille de couturière, ta coupe serait trop courte !

Ce n'est pas évident et il faut une démonstration pratique :

— M'sieur, avec un mètre trop court, la classe mesurerait huit mètres cinquante au lieu de huit mètres. Si c'était un champ, on pourrait tromper l'acheteur !...

La classe tourne rond, une ruche bourdonnante. Je puis remonter sur ma chaire, un bureau haut perché auquel on accède par trois marches grinçantes. Les problèmes sur l'ardoise me sont apportés.

— C'est faux, erreur d'opération ; tu as oublié la retenue !... Bon, toi ça va, tu peux recopier !

Du haut de mon perchoir je domine tout ce petit monde studieux, ces crânes baissés sur le cahier qui ponctuent l'effort en dodelinant.

La récré, un dévouement bruyant, une explosion ! Dès la porte franchie, tous s'envolent en piaillant comme une volée de moineaux, ils s'égaillent dans la cour, les bras battant l'air pour imiter les avions. Les filles plus prosaïquement attendent leur tour devant la porte des cabinets : quatre étroites logettes pour soixante-dix élèves des deux sexes. Une installation sommaire sur une fosse à vidanger chaque année, avec quatre goulottes et un trou conique ménagé dans une dalle de grès glissante qui effraie les petits. Affectation des cabines par sexe ; les garçons sont si taquins, tellement curieux de l'intimité des filles ! Pas d'eau de vidange, il faut aller remplir le seau à la pompe et d'un jet énergique faire une chasse d'eau rasante dont on reçoit les éclaboussures malodorantes ; « la corvée de ch... » comme ils disent, faite à l'aide d'un balai de bouleau usé, est une des plus redoutées. Il faut bien, l'été, éviter les fragrances amoniakées qui empestent la cour !

Le ménage du maître d'école est à peine mieux loti ; pas de waters intérieurs — le terme d'ailleurs est inconnu. La famille a recours aux seaux de toilette vidés dans un cabinet fermé attenant à celui des gosses, muni d'un siège de bois et d'une lunette à clapet. Presque un luxe ! Ici, à la campagne, les besoins sont satisfaits sur les fumiers, tous purins confondus. Jusqu'aux « palais scolaires » conçus au temps du Front populaire, dans nos campagnes, aucun logement de fonction ne comportera un W.C. ou une salle d'eau.

Pas de répit pour le maître ; nécessité de surveiller, d'éviter les jeux violents pour prévenir les accidents : pensez, le médecin est à sept kilomètres ; la pharmacie personnelle de Zoé ne comporte que de la teinture d'iode et de l'arnica. Une vigilance constante, ponctuée de coups de sifflet impératifs quand les jeux dégénèrent et que les empoignades deviennent trop brutales. Je profite de cette présence obligée pour observer le comportement de mes élèves en liberté : les indécis prêts à suivre les meneurs de jeu qui imposent, organisent et dirigent ; des leaders ! :

- A la balle au cavalier ! celui qui s'y colle sera le cheval !
- Non plutôt les barres, on fera des prisonniers !

Deux camps se forment où l'on se dispute les meilleurs joueurs ; pourquoi intervenir dans ces querelles, qu'ils fassent leur guerre comme leur paix ! Si d'aventure je suis occupé — une visite imprévue à la mairie — ils improvisent un jeu interdit : le train fou, une sorte de chaîne où les gosses se tiennent par les épaules,

sillonnet la cour en brusques virevoltes, et bousculent les filles effarées.

Il y a aussi des engouements, des modes saisonnières, parfois en rapport avec les leçons d'histoire. Gaulois et Romains se tabassent, les Romains formant une tortue de gros dos serrés l'un contre l'autre pour enfoncer les Arvernes désunis. La chevalerie ramène les tournois : sur les montures piaffantes, les cavaliers font tourner les cache-nez serrés au bout en gros nœuds durs, celui qui en prend un coup dans l'œil se trouve désarçonné et en voit trente-six chandelles :

— Te voilà éborgné, Sarrasin de malheur !

Et les filles, hors des lices fictives, gardent prisonnier le malheureux vaincu. Les mâtines, elles ont leur préféré, leur chevalier servant à qui elles offrent un bout de ruban !

La chaleur aidant, l'été ramène des jeux plus paisibles, les toupies « viornantes », les tournois de billes ; les garçons ont tous au fond de la poche une douzaine de billes d'agate (deux pour un sou) et de gros biscaïens en verre strié que j'entends parfois rouler en classe ; gare à la confiscation ! Les filles se cantonnent paisiblement sous le préau couvert, alignées sur le banc ; leur jeu préféré c'est le furet !

Il court, il court le furet...

Il est passé par ici, il repassera par là !..

A la gagière de deviner celle qui le détient, alors ce sera son tour de s'y coller. Ou encore, la marelle avec ses cases consacrées à franchir à cloche-pied ou à pieds joints. Une autre fois c'est le jeu des postures : une grande fait tourner une autre élève qui, arrêtée en plein élan, doit prendre une attitude plus ou moins comique.

L'instituteur d'une petite école connaît ses élèves depuis leur prime enfance, presque aussi bien que ses propres enfants. Certes, il existe des situations conflictuelles avec des élèves difficiles, mais aussi des rapprochements, des connivences dans le travail comme dans le jeu. Dans les quinze années passées dans le même poste, je verrai toute une génération passer de l'âge puéril à l'adolescence.

On rentre au quart avant 10 heures, la classe reprend avec une attention toute fraîche. Les élèves de la division élémentaire sont venus d'eux-mêmes se grouper en cercle autour du bureau, le livre de lecture Bouillot à la main. Certains butent sur les mots difficiles, peinant à déchiffrer, ils saisissent mal le sens d'une phrase ; il faut les aider ; je fais expliquer l'histoire : « M'sieur, c'est la mère Barberin qui va faire des crêpes pour le petit Rémi ! »

Le temps a passé vite, déjà 11 heures, l'heure de la sortie. Ceux